

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

JULIENNE

roman

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTEURE

Aux Éditions Gallimard

- INYENZI OU LES CAFARDS, collection Continents Noirs, 2006, « Folio » n° 5709.
- LA FEMME AUX PIEDS NUS, collection Continents Noirs, 2008, prix Seligmann 2008 de la Chancellerie des Universités de Paris, « Folio » n° 5382.
- L'IGUIFOU, NOUVELLES RWANDAISES, collection Continents Noirs, 2010, prix Renaissance de la nouvelle 2011, Bruxelles, prix Bourdarie 2011 de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, « Folio » n° 5987.
- NOTRE-DAME DU NIL, collection Continents Noirs, 2012, prix Renaudot 2012, prix Ahmadou-Kourouma, 2012, Genève, prix Océans France Ô, « Folio » n° 5708.
- CE QUE MURMURENT LES COLLINES, NOUVELLES RWANDAISES, collection Continents Noirs, 2014, prix de la Société des Gens de Lettres 2015 pour la nouvelle, « Folio » n° 5929.
- LA VACHE DU ROI MUSINGA ET AUTRES NOUVELLES RWANDAISES, 2016, « Folio 3 € » n° 6162.
- CŒUR TAMBOUR, collection Blanche, 2016, « Folio » n° 6435.
- UN SI BEAU DIPLÔME !, collection Blanche, 2018, « Folio » n° 6838.
- KIBOGO EST MONTÉ AU CIEL, collection Blanche, 2020, « Folio » n° 7068.
- SISTER DEBORAH, collection Blanche, 2022.

JULIENNE

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

JULIENNE

roman

nrf

GALLIMARD

*C'était une promesse longtemps faite
à moi-même : j'écrirai un jour le livre de
Julienne.*

Voici enfin Julienne : pour toi, Julienne.

« Ce qui sortira de mon ventre, pensait Estellia – et elle avait un peu honte de penser cela –, garçon ou fille, il ne sera pas vraiment désiré, un petit être voué au malheur puisqu’il va naître au sein même du malheur. Peut-être vaudrait-il mieux qu’il ne vienne pas au monde, dans ce monde où l’attendent tant de malheurs. »

Cela faisait cinq ans qu’Estellia ne s’était pas retrouvée enceinte. Elle s’était fait une raison. Cinq enfants ! Elle avait déjà cinq enfants. Elle avait fini par admettre qu’elle n’aurait jamais ces sept enfants qui, pour une Rwandaise, marquent la plénitude de la maternité. C’est alors qu’on peut porter, la tête haute, son urugori, que les Bazungu traduisent pompeusement par « couronne de maternité ». Une bien humble couronne : un simple bandeau d’écorce de tige de maïs. Mais quelle fierté d’arborer ce symbole devant toutes les femmes de la colline, montrant ainsi qu’on a rempli son devoir de bonne épouse : assurer la perpétuité du lignage.

Elle avait mis au monde deux garçons, trois filles. L'aînée était la bienvenue : c'était elle qui allait seconder sa mère pour les autres enfants à venir. Mais le malheur avait voulu que les deux derniers soient des filles. N'accoucherait-elle désormais que des filles ? Le père avait marqué son mécontentement par les noms qu'il leur avait attribués. Surtout pour la dernière : Nyirabyago ! Celle du Malheur ! Encore une fille ! Bien sûr, c'était une honte de ne donner le jour qu'à des filles. Une sorte de malédiction. Et si son ventre portait encore une fille ? Une fille de plus ! Elle entendait déjà les moqueries que ne manqueraient pas de faire derrière son dos les voisines et les commères qui se réunissaient tous les dimanches après-midi, dans l'arrière-cour, sur des nattes, à l'ombre des bananiers, pour une séance collective de tétée. Et comment supporterait-elle l'humiliation du nom de dépit que ne manquerait pas de donner le père à sa fille malvenue.

Et puis ce serait une bouche de plus à nourrir, et si c'était celle d'une fille, à quoi bon ? Elle avait tant lutté pour arracher à cette terre aride de l'exil de quoi nourrir sa famille. Car c'étaient bien les femmes qui avaient fini par vaincre la famine qui, espéraient certains, aurait dû les exterminer. C'était bien le travail acharné des femmes dans leurs champs disputés à la brousse et à ses animaux sauvages qui avait permis aux déplacés de Mayange de survivre. « Ne comptez pas trop sur les hommes, la houe, ce n'est que pour nous les femmes, disait Estellia en riant, ce sont nos hommes, ils sont toujours occupés ailleurs. » Mais la famine n'était pas bien loin, elle menaçait

toujours, il suffisait que la pluie, on ne sait pourquoi, oublie de venir à la bonne date. Et Estellia, sur le seuil de la maison, croyait voir, au soleil couchant, l'ombre du grand ficus prendre la forme d'un squelette.

Elle avait poussé un grand cri. Aussitôt les matrones s'étaient précipitées autour d'elle. Elles prirent les choses en main. On repoussa mari et enfants. On tendit un rideau de pagnes pour protéger le nouveau-né et sa mère. Les matrones savaient bien ce qu'il fallait faire : couper le cordon ombilical avec une moitié de tige de roseau taillée à cet effet, remettre le cordon à la mère de l'accouchée qui l'enterrerait dans un lieu connu d'elle seule, déposer le bébé sur le ventre de sa mère qui lui sourirait et palperait son petit corps comme pour le modeler, car la mère et l'enfant doivent apprendre à se reconnaître et il faut leur laisser le temps. Puis les matrones prépareraient une jonchée d'herbes fines tapissées de feuilles de bananier sur laquelle l'accouchée serait lavée et pansée, et chaque jour, elles se relaièrent pour présenter le bébé pour qu'Estellia lui donne le sein. Chacune apporterait sa contribution au repas qui réunirait tous les enfants pour accueillir leur nouveau frère ou sœur.

Ces gestes, ces rites indispensables, elles les avaient répétés bien des fois pour toutes les femmes du village, mais comment pouvaient-elles les prodiguer pour cette petite chose informe et vagissante sortie du ventre d'Estellia qui n'avait rien d'un nouveau-né et qui, comme le lui répétera sa mère, aurait pu tenir dans le creux d'une main ?

Les matrones étaient au désespoir et l'une d'elles, qui avait pris la direction des événements, ayant examiné de plus près la « chose », déclara qu'après tout cela pouvait bien être une fille mais qu'elle n'avait aucune chance de survivre. Néanmoins, les matrones firent ce qu'elles avaient à faire.

Ce sixième enfant, Estellia avait fait comme si elle ne l'attendait pas. Elle aurait aimé que cette grossesse ne soit que l'une de ces grossesses imaginaires que s'inventent les femmes en manque d'enfant. Et pourtant, elle était là, elle était bien là, si, comme avaient dit les matrones, c'était une fille, toute noire, toute ridée, à côté d'elle, sur la peau de mouton qui avait déjà porté ses cinq frères et sœurs. Elle n'avait pas poussé le cri que poussent tous les bébés à leur naissance. Elle ne pleurait pas, cette petite chose inerte qui avait le malheur d'être une fille.

Estellia ne savait quel Dieu, quel esprit invoquer pour que le père lui épargne le nom de dépit dont il allait sans doute l'accabler. Elle aurait souhaité que sa fille ne reçoive pas de nom. Et de fait, son père mit bien des jours à se résoudre à lui en donner un. Ce fut en fin de compte Wamukuza ! Comme s'il lui accordait, mais presque à regret, ne pouvant faire autrement, la permission de vivre. Ce nom, c'était comme la vouer à on ne sait quel mauvais destin. D'ailleurs, Estellia évitait de l'appeler Wamukuza : alors que tous ses autres enfants, elle les appelait toujours par leur nom kinyarwanda que leur avait donné leur père, et même pour Nyirabyago,

elle s'était résignée à l'appeler ainsi, mais, pour sa petite dernière, elle n'avait jamais pu l'appeler par le nom que lui avait donné son père, elle n'avait pour l'appeler que celui qu'un missionnaire lui avait attribué à son baptême : Julienne.

Julienne ne supportait pas non plus qu'on l'appelle Wamukuza. « Est-ce que le proverbe, répétait-elle, ne dit pas : "Ton père ne te voulait pas de mal, mais il t'a donné un nom qui t'a porté malheur" ? » Plus tard, elle profiterait d'un séjour au Congo, alors Zaïre, pour changer de nom. La campagne pour l'authenticité y battait alors son plein et les citoyens étaient appelés à se défaire de leurs prénoms reçus au baptême ou de leurs noms à consonance chrétienne pour des dénominations plus authentiques. Elle choisit de porter sur son faux passeport zaïrois le nom de Bahizi. C'était étrangement un fragment du nom de son père dont le patronyme complet était Sanzabahizi Rukema, mais à Mayange, on ne l'appelait plus que Rukema. Jamais Julienne ne voulut dire pourquoi elle avait fait ce choix.

Estellia ne parvenait plus à allaiter le bébé. Ses seins semblaient taris à jamais : on aurait dit qu'ils se refusaient à nourrir cette enfant non désirée. Julienne allait périr puisque, jusqu'à l'âge de deux ans, le nourrisson ne peut compter que sur le lait de sa mère. Rukema se résolut à aller quémander du lait chez les habitants du pays. Les Bagesera avaient plutôt bien accueilli les nouveaux arrivants. Le pays était dépeuplé et les déplacés apportaient des nouveautés dont ils comptaient bien profiter : l'école,

le dispensaire, des boutiques où ils trouveraient enfin du tissu pour se vêtir. Les Bagesera étaient des éleveurs, Rukema savait qu'ils seraient compatissants à l'égard des pauvres Tutsi qui avaient perdu leurs vaches, ils ne refuseraient pas de remplir sa gourde du lait de leurs vaches. Mais les bergers bagesera ne rentraient pas leur troupeau à l'enclos chaque soir comme le faisaient les Tutsi. Dans ce pays de sécheresse, ils parcouraient la savane à la recherche des rares pâturages et campaient autour des abreuvoirs qu'avaient édifiés leurs ancêtres. Rukema partit donc explorer la brousse qui était encore peuplée d'éléphants, de buffles, de lions. À la tombée de la nuit, il finit par repérer, au-dessus des buissons d'épineux, une fumée épaisse aux volutes d'un bleu d'acier. Ce ne pouvait être que le feu d'herbes humides que l'on allume pour écarter des vaches les mouches et autres parasites. Les bergers étaient accroupis chacun sous une vache, le pot à lait entre les cuisses. Rukema goûta avec un plaisir depuis longtemps perdu le chant rythmé des jets de lait dans le pot en bois. Quand la traite fut terminée, et avant de faire sa demande, Rukema prit soin de faire l'éloge de leurs vaches, de la beauté de leur robe, de la majesté de leurs cornes, de la générosité de leurs pis, de la candeur de leurs yeux. Les pasteurs, touchés par tant de compliments, ne pouvaient refuser de remplir la gourde de Rukema. « Vous, les Tutsi, dit leur chef, vous vous y connaissez en vaches ! C'est sans doute pour ça qu'on vous les a volées. Je ne refuserai pas de partager mon lait avec toi, que tu sois désormais mon frère ! Reviens quand tu voudras : il y aura toujours du lait pour tes enfants. »

Julienne peut bien grandir, avait dit son père comme par défi, et elle grandit en effet mais elle devint une petite fille chétive, malingre, dont la maigreur faisait la honte de sa mère quand elle courait entre les cases du village, toute nue comme le sont les enfants jusqu'à l'âge de six ans. Au Rwanda, on aime les enfants dodus, potelés; ils sont même un peu bouffis dans les familles riches qui gavent leur progéniture de lait en poudre. Des enfants bien gras, c'est pour la famille un signe extérieur de richesse, de prospérité, de puissance; des enfants joufflus, aux petits ventres rebondis, de vrais petits bourgmestres comme on les surnommait, endimanchés en costume trois pièces : voilà ce qu'une mère a la fierté d'exhiber quand les voisines viennent prendre le thé, voilà celui que le père a le plaisir de soulever lorsque l'un d'eux – c'est bien sûr un complot innocent de maman – vient troubler la veillée des hommes. Mais Julienne, c'était, disaient les méchantes langues, comme un petit squelette qui hantait le village, un jeu d'osselets que la Mort même avait renoncé à poursuivre. « À quoi bon, avait-elle dit, elle est à mon image et je la laisse au milieu des vivants pour rappeler mon image à tous ceux qui oublieraient de me craindre. » Les mères avaient interdit à leurs filles de jouer avec elle et même de s'en approcher. « Ne prononcez jamais son nom, détournez le regard si vous l'apercevez sur le sentier, écartez-vous si elle veut s'approcher de vous, ce n'est pas une petite fille comme vous, elle porte le malheur sur elle. » Estellia n'ignorait pas les médisances des voisines, mais elle se répétait le proverbe qui dit : « Ubyaye ikiboze aracyonsa, Même si tu enfantes la mort, tu lui donnes le sein. »

Ce fut auprès de sa grande sœur Lidia, son aînée de cinq ans, qu'elle trouva protection. Elle grandit dans son ombre. Elle était son ombre, mimant plus ou moins maladroitement tout ce qu'elle faisait. Tant que Lidia alla à la petite école du village, Julienne l'accompagna. Elle se levait comme Lidia, se préparait, se lavait et mettait sa robe du dimanche qu'elle enlevait de retour à la maison et remettait pour aller à la rencontre de sa sœur à la sortie de l'école. Chaque matin, elle observait la cérémonie quotidienne du lever du drapeau et le chant de l'hymne national. Elle ne prenait le chemin de la maison que lorsque sa sœur était entrée en classe avec tous les autres élèves et qu'elle se retrouvait seule au milieu de la cour. Elle était de retour devant l'école bien avant l'heure de la sortie et elle courait vers Lidia dès qu'elle l'apercevait, comme pour l'éloigner au plus vite des camarades importuns qui risquaient de détourner un peu de cette attention qu'elle ne devait qu'à elle seule. Julienne suivait aussi sa sœur lorsqu'il fallait aller puiser de l'eau au lac, mais c'est à regret qu'Estellia lui

en avait donné la permission et elle avait interdit à Lidia de lui laisser porter la moindre calebasse tant Julienne était faible et surtout maladroite. Il en était de même pour cultiver le champ. Elle avait refusé de lui attribuer la petite houe qu'on donne aux fillettes pour faire leur apprentissage du dur métier de cultivatrice auquel sont vouées les femmes. Julienne fut reléguée au rang d'auxiliaire de l'épouvantail qui est censé protéger la récolte promise des oiseaux et des singes pillards. Ce qui la rassurait, c'était de partager la même natte que sa sœur. Là, elle pouvait dormir en toute quiétude ; qu'avait-elle à craindre ? La grande sœur saurait bien la protéger des dangers de la nuit pleine de bruits inquiétants : les pas du rôdeur, les frôlements furtifs du léopard ou du serpent.

Julienne grandit dans l'admiration de sa grande sœur. Il est vrai que Lidia tenait la place de seconde mère qui aurait dû être celle d'Hortensia, sa sœur aînée. Mais celle-ci, continuant ses études, était à l'internat la plus grande partie de l'année et quand, pour les vacances, elle était à la maison, personne n'aurait osé interrompre les savantes lectures dans lesquelles elle, l'intellectuelle, était plongée du matin au soir pour une quelconque tâche ménagère. Julienne essayait d'imiter en toute chose Lidia. Elle n'y parvenait pas toujours mais Lidia restait toujours ce modèle qui lui servait de repère dans une vie qui lui semblait parfois n'être pas tout à fait sienne.

Julienne s'était inventé un refuge dans un monde bien à elle, un monde qu'elle avait créé rien que pour elle, et où elle retrouvait un compagnon fidèle, une sorte

d'ange protecteur toujours attentif, à la bienveillance inlassable, auquel elle pouvait prodiguer la tendresse qui lui était refusée dans ce monde cruel où l'avait jetée elle ne savait quel mauvais génie. C'était sa poupée, rien qu'une branche fourchue, à laquelle elle avait donné le nom étrange de Nzamurambaho. Des poupées ! Les petites filles à Mayange ne jouaient pas à la poupée. Bien sûr, au moment de la récolte, on fabriquait des petits bonshommes avec des feuilles de maïs. Mais il ne venait jamais à l'idée de personne de leur donner un nom et on les abandonnait dès qu'ils se desséchaient. Et puis Nzamurambaho, quel nom bizarre ! Où avait-elle été le chercher ? Personne ne s'était jamais appelé comme ça, ni à Mayange, ni ailleurs. Et qu'est-ce que ce nom pouvait bien vouloir dire ? Quelque chose comme, peut-être : « Je suis tout à toi et tu es tout à moi ». Cette petite branche devenue poupée, Julienne l'avait ramassée un jour qu'elle avait accompagné Lidia qui était allée chercher du bois. Elle devait avoir trois ans. Elle en avait fait son bébé. Un bébé qui avait bien deux jambes mais pas de bras. Un bébé qui n'était ni une fille ni un garçon : c'était Nzamurambaho, c'était son bébé et il n'était qu'à elle, rien que pour elle. Elle le cajolait, lui chantait des berceuses de son invention. Nzamurambaho et sa petite mère se faisaient de longues confidences. Elle le lavait, l'enduisait d'huile dérobée à la bouteille achetée à force de privation chez l'unique commerçant de Mayange et qui était réservée aux soins de beauté. La nuit, il dormait entre elle et Lidia. Estellia, à l'étonnement de Lidia, avait laissé faire, même si elle tempêtait contre les gaspillages d'eau et d'huile qu'occasionnaient les toilettes

de Nzamurambaho. On aurait dit qu'elle était un peu jalouse de son morceau de bois. Bien des fois, elle avait pensé, pour le bien de sa petite fille, le jeter au feu. Mais quelque chose l'avait toujours retenue. Quand elle surprenait les paroles de tendresse que Julienne adressait à son bébé, peut-être regrettait-elle de ne pouvoir les faire siennes pour les dire à sa fille, qu'elle ne savait comment aimer.

Nzamurambaho bien sûr n'avait pu suivre Julienne à l'école. Mais sa petite mère s'inquiéta de le laisser tout nu alors qu'elle-même serait vêtue de l'uniforme obligatoire pour entrer en classe. Lidia lui avait raconté que les poupées des petites filles des Bazungu étaient habillées comme de vraies petites filles. Elle demanda à sa sœur de lui procurer un bout de tissu pour habiller Nzamurambaho. Lidia lui rapporta une bande d'étoffe blanche. Elle lui expliqua que c'était ce que les sœurs au lycée de Kigali faisaient coudre aux élèves quand elles devenaient de vraies femmes. Cela s'appelait des « bandes hygiéniques ». On en fit un beau pagne pour Nzamurambaho. Ainsi drapé comme papa dans son pagne, le bébé était devenu aussi un vieux sage auprès duquel Julienne pouvait trouver conseil. Aux côtés de Julienne, Nzamurambaho continuait à vivre sa vie.

Estellia avait de nouveau mis au monde. Encore une fille ! Mais celle-ci fut bien accueillie. C'était le septième enfant. Une consécration pour une mère. Et puis le bébé était vigoureux. Il obtint même les faveurs du père qui lui donna un nom de bon augure : Umubyeyi, la Mère.

Au baptême lui fut attribué le nom de Madeleine. Oui, Madeleine avait sa place dans la famille ; les parents le savaient, c'était leur dernier enfant et cette fois-ci, c'était une fille qui était bien attendue : ce serait elle le bâton de vieillesse qui soutiendrait les vieux parents dans leur grand âge. Nourrisson potelé, fillette pleine de vie, elle eut toutes les faveurs de sa mère et même l'indulgence attendrie de son père. Julienne ne fut pas jalouse, la petite sœur n'usurpait pas une place qu'elle n'avait jamais eue et qu'elle n'obtiendrait jamais. Elle veillait farouchement à ce que Lidia ne la délaisse pas pour la dernière-née, si vive, si active et qui retenait toute l'attention de sa mère.

Quand vint le temps d'aller à la petite école du village, Lidia, qui désormais était élève à la grande section de l'école de la mission, à dix kilomètres de la maison, n'était plus là pour aider Julienne à faire sa place dans le réseau embrouillé des affinités et des rivalités enfantines. Pour être admis en classe, il y avait deux conditions à remplir : être baptisé et se présenter en uniforme, robe bleue pour les filles, short et chemisette kaki pour les garçons. L'uniforme coûtait cher : il fallait acheter le tissu à la boutique et payer le tailleur. On comptait sur la récolte du café, qui seule apportait un peu d'argent, pour effectuer de pareilles dépenses. L'année où Julienne rentra à l'école, elle avait dû être particulièrement mauvaise, à moins que le cours du café sur les marchés internationaux n'ait été particulièrement bas. Le pauvre paysan bien sûr ne suivait pas les fluctuations mystérieuses des Bourses du Brésil ou d'ailleurs, il accusait plutôt, et peut-être avec raison, les caprices de la pluie et la balance truquée des

commerçants grecs ou pakistanais. En tout cas, on ne put trouver les quelques francs nécessaires pour payer le tissu et la confection de l'uniforme de Julienne et on ressortit le vieil uniforme qu'avait porté Jérôme, son aîné de treize ans, qu'on avait pieusement conservé dans la valise où étaient gardés les quelques objets considérés comme particulièrement précieux par la famille. C'est donc affublée d'un uniforme de garçon que Julienne fit ses débuts à la petite école du village. Malgré le discours que lui avait tenu son père à propos de l'honneur et du respect que devait imposer l'uniforme de son frère aîné Jérôme, réputé au village comme « le garçon le plus intelligent du Rwanda, voire du monde entier », cela ne facilita évidemment pas son intégration à l'école. Il lui valut plutôt les moqueries de ses camarades et la réprobation du maître, offusqué par cette tenue inappropriée. Julienne, comme elle en avait pris l'habitude, se replia sur elle-même pour supporter les avanies qu'elle subissait jusqu'à ce qu'on puisse lui procurer l'uniforme qui lui donnait enfin sa place auprès de ses camarades.

Pas plus qu'à l'école, Julienne ne trouva sa place au village. D'une fille, on attendait non seulement qu'elle seconde sa mère dans les tâches ménagères ou les travaux des champs, mais aussi qu'elle participe à la vie du village : danser aux fêtes organisées pour les baptêmes ou les mariages, composer des chansons, faire partie d'une de ces bandes de jeunes filles qui vont à l'ombre d'un grand épineux ou sous le couvert des papyrus du marais échanger on ne sait quels secrets, voilà ce à quoi Julienne refusait de participer. Elle restait à l'écart et bien sûr on

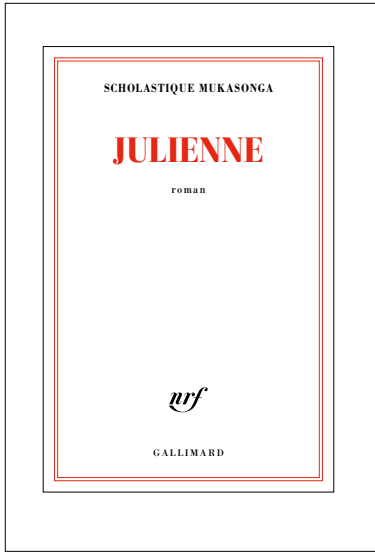
SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Julienne

L'histoire de Julienne est celle d'une destinée d'exil : née en exil au Rwanda, son propre pays, morte au bout de l'exil dans la solitude glacée d'une grande ville d'Europe ; c'est aussi l'histoire d'un amour fou.

Scholastique Mukasonga, née au Rwanda, travaille en Normandie. Son roman Notre-Dame du Nil a obtenu le prix Renaudot 2012. D'elle, les Éditions Gallimard ont publié La femme aux pieds nus, Ce que murmurent les collines, Cœur tambour, Un si beau diplôme!, Kibogo est monté au ciel et Sister Deborah.

The logo for the publisher NRF (Nouvelles Éditions de France) is displayed in a red, stylized, cursive font.



JULIENNE

Scholastique Mukasonga

Cette édition électronique
du livre *Julienne* de Scholastique Mukasonga
a été réalisée le 13 février 2024 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073061485 - Numéro d'édition : 628182).
Code produit : Q05292 - ISBN : 9782073061492.
Numéro d'édition : 628183.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office